I

La profanation du Saint des Saints

UNE CITÉ NE PARDONNE JAMAIS À CELUI QUI L'A VIOLÉE. Elle peut perdre ses enfants dans les plus sanglantes des batailles, elle peut souffrir dans sa chair de la soif et de la famine, et même supporter la conquête et le pillage, mais jamais elle ne pardonne à celui qui a pénétré sans son autorisation dans sa chambre la plus secrète. Le guerrier qui s'enhardit à souiller la source de la vie, celui qui ne respecte pas la loi de ses pères ni le secret de son cœur, celui-là sème les germes d'une haine perpétuelle.

Pompée fit cette erreur. Après trois mois de siège, il investit Jérusalem et, sans hésiter, souille le Saint des Saints, la chambre du Temple réservée au seul regard du grand prêtre[1]. Aurait-il oublié que, même pour les Romains, certains butins restent intouchables ?

Pendant que les légionnaires égorgeaient les sacrificateurs sur le parvis du Temple, les survivants imperturbables continuaient les rituels de purification dans l'espoir de protéger le sanctuaire des turpitudes de la mort. Les effluves d'encens, mêlés à l'âcre parfum du sang répandu sur les autels, s'enfuyaient en toute hâte vers les fumées des incendies. Mais les cris de victoire des Romains ne parvenaient pas à couvrir les derniers soupirs des prêtres. La trahison de Rome était pire qu'un massacre, c'était un adultère.

1. Le 24 septembre 63 avant l'ère chrétienne.

Sans voix, le jeune Joseph a cent fois écouté le récit de cette funeste journée. Rien – jusqu'à la destruction du Temple un siècle plus tard – ne fut plus douloureux pour son peuple que de subir la profanation de son lieu le plus saint. Cette plaie qui sépara pour toujours Jérusalem de Rome se révélera inguérissable.

L'épée à la main, Pompée n'hésita pas à contempler l'invisible. Avec l'inconscience des vainqueurs, il souilla de ses yeux impurs l'obscurité de la pièce sans fenêtres et viola de sa voix le lieu sans parole.

Espérait-il trouver dans le Saint des Saints le secret de la foi des juifs pour leur Dieu invisible ? Toujours est-il que lorsque l'épée encore sanglante il foula le sable d'où fut créé le premier homme et qu'il réapparut sur le parvis, abasourdi par cette absence qui remplit le cœur des Judéens, il n'était plus qu'un misérable vaincu.

Pompée avait espéré marcher sur les pas d'Alexandre le Grand, mais ne fut que le pacificateur sans gloire des pirates de Méditerranée, et le déloyal diviseur des juifs. Il ne sera désormais pour les enfants d'Israël qu'un incendiaire. Pompée avait mis le feu à l'âme juive, et plus jamais le brasier ne s'éteindrait.

Une quinzaine d'années plus tard, après avoir été enivré aux cris d'« *Imperator !* », Pompée subit le châtiment de son sacrilège, assassiné en Égypte comme le plus misérable des Égyptiens[1].

Le Dieu d'Israël ne laisse jamais impunis ceux qui trahissent sa Loi. L'un après l'autre, les empires idolâtres sont tombés dans la poussière. Une à une, leurs cités les plus fières ont été réduites en ruines, infestées de chats et de hiboux là où des hommes y croyaient jadis régner sur le monde. Les rois les plus puissants, les chefs de guerre les plus cruels n'ont-ils pas été châtiés le moment venu pour leur impiété et leur orgueil ?

Même le divin Caligula n'échappera pas au sort réservé aux profanateurs et, à son tour, obtiendra l'expiation de ses péchés sous des lames assassines.

1. Par Ptolémée, frère de Cléopâtre, qui espérait naïvement s'attirer les bonnes grâces de Jules César.

II

L'hérésie de Caligula

Un siècle après la profanation du Saint des Saints par Pompée, un jeune homme, « aux jambes grêles et au teint livide », Caius Julius, surnommé affectueusement Caligula[1] par son armée, transforme le culte impérial en culte de l'empereur. Inspiré par les religions d'Égypte, il se coiffe des deux mèches d'Horus, fait momifier son épouse et sœur Drusilla, et impose sa déification de son vivant.

Comme Pompée avant lui, Caligula voudrait marcher sur les pas d'Alexandre le Grand. Mais du conquérant, il n'a que la cuirasse d'or dérobée sur sa dépouille à Alexandrie[2]. Des dieux, dont il croit faire partie, il n'a retenu que la cruauté de décider qui doit vivre et qui doit mourir. Enivré par ce pouvoir inhumain, Caligula se croit le plus libre des hommes. Il n'est en fait que l'esclave de son propre délire.

Ce qui peut encore passer à Rome pour la folie du pouvoir ne relève que de la plus basse impiété à Jérusalem. Caligula, qui n'en est pas à une violence près, décide d'ouvrir une nouvelle plaie dans le cœur de la Judée. Pourquoi ne traiterait-il pas les nations comme il traite ses prisonniers, en les exécutant à petits coups multipliés, de façon à ce qu'elles se sentent mourir ?

1. En référence au mot *caliga* qui désigne une bottine de soldat.
2. Dion Cassius, *Histoire romaine*, livre CIX, § 26.

Décidé à venir à bout de la nature des juifs, il charge Pétronius, légat de Syrie, d'installer dans le Temple de Jérusalem des statues à son effigie, avec l'ordre d'exécuter tout juif qui s'y opposerait et si nécessaire de réduire en esclavage toute la nation.

Caligula n'innove pas. Son prédécesseur, le cruel Tibère[1], avait déjà tenté de faire disparaître les religions étrangères de Rome, interdit les cultes juifs, détruit leurs objets sacrés et dispersé leur jeunesse parmi les légions des provinces les plus sauvages. Puis il avait chargé le gouverneur de Judée, Ponce Pilate, d'anéantir la Loi des juifs[2].

De nuit, pour éviter toute contestation, le gouverneur avait introduit dans Jérusalem des enseignes à l'image de Tibère. Mais devant la détermination des Judéens à se faire égorger par les légionnaires, il avait rapidement retiré les idoles des lieux saints.

Caligula à son tour veut accomplir tout haut ce que Rome espère tout bas, inquiète de voir ses dieux malmenés par la divinité invisible d'une nation asservie.

— Toutes les nations soumises par Rome ont élevé dans leurs cités des statues de César. Pourquoi les juifs échapperaient-ils à cette obligation ? déclare Caligula.

Le premier des Commandements est pourtant clair : « Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » ! Le second : « Tu ne feras pas d'idoles », ne laisse pas de place pour la statue d'un homme déifié dans l'enceinte du Temple, ni dans la cité, ni même sur une parcelle de la terre d'Israël.

Pas un juif n'est prêt à briser cette loi-là. Il en va de sa propre survie. Des milliers de femmes et d'hommes vont à la rencontre du légat de Syrie, pour le dissuader d'appliquer les ordres de César, persuadés que si Caligula est un second Tibère, Pétronius n'est pas un nouveau Ponce Pilate.

— Pourquoi refusez-vous d'accueillir une statue de César dans le Temple ? demande Pétronius.

— Parce qu'un temple ne peut vénérer qu'un seul dieu à la fois, répondent les prêtres avec habileté.

1. Tibère régna de 14 à 37.
2. Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, livre XVIII, § 3-4.

— Êtes-vous prêts à faire la guerre à Rome ? s'inquiète le légat, prenant la mesure de la contestation.

— Nous offrons pour l'empereur et pour le peuple romain deux sacrifices par jour ! N'est-ce pas la preuve de notre loyauté envers ton maître ? rappellent les notables. Mais si tu persistes à vouloir installer des statues de Caligula dans le lieu le plus saint de notre nation, nous sommes prêts à nous offrir en sacrifice, et à nous faire égorger avec nos femmes et nos enfants ! promettent-ils[1].

Touché par la douleur des juifs, et conscient qu'une nouvelle braise lancée du Temple risquerait d'incendier la Judée, Pétronius prend l'immense risque d'écrire à Caligula pour le convaincre de renoncer à briser la loi juive et d'épargner la Judée. Mais qu'y a-t-il à espérer d'un tyran qui préfère par mesure d'économie nourrir les bêtes féroces destinées aux jeux avec des condamnés plutôt qu'avec du bétail ?

La réponse de César parvient à Pétronius trois mois plus tard, retardée par les caprices de la mer. Comme il fallait s'y attendre, c'est un arrêt de mort.

« Puisque tu n'as pas craint de me désobéir pour plaire aux juifs, je veux que tu sois juge de ton propre châtiment, et que ton exemple apprenne au siècle présent et aux siècles à venir le respect qui est dû aux ordres de l'empereur[2]. »

Une condamnation d'outre-tombe qui renforce l'idée parmi les enfants d'Israël que le Dieu de Moïse et de David veille toujours sur son peuple. Car une autre nouvelle a heureusement précédé de vingt-sept jours cette sentence.

Après un règne de trois ans, dix mois et huit jours, aussi court que sanglant, Caligula a finalement été puni pour son impiété.

1. Le suicide, apparenté au meurtre, n'est pas autorisé par la loi juive. Néanmoins, la transgression forcée de trois commandements justifie de leur préférer la mort : l'idolâtrie, le meurtre et l'inceste.

2. Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, livre XVIII, § 11.

— Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent[1] ! avait-il l'habitude de répéter.

Le vœu de César n'aura été exaucé qu'à moitié, puisqu'il fut certes haï, mais pas suffisamment craint pour éviter les glaives et les poignards de ses assassins. Trente coups auront eu raison du premier dieu vivant de Rome. Trente plaies qui suffisent à éviter une nouvelle hécatombe à Jérusalem.

Pétronius avait miraculeusement obtenu un sursis pour la cité du Temple. Mais la même année de la mort de Caligula[2], naquit dans une chambre insalubre d'un quartier populaire de Rome un premier fils à Vespasien, Titus, dont la gloire n'aura d'égal que le malheur de la Judée.

1. Suétone, *Vies des douze Césars*.
2. En 41 de l'ère chrétienne.

III

Trois ans dans le désert

Durant les années qui suivent le règne de Caligula, la piété se répand comme une mauvaise herbe pour les Romains, comme un rempart contre l'idolâtrie pour les juifs, comme un incendie pour Joseph.

Il ne se passe pas de jour sans qu'une provocation suscite une émeute, ou qu'un outrage fasse couler le sang. « Plutôt la mort que l'impiété ! » et « Nul autre maître que Dieu ! » deviennent l'épée et le bouclier de la résistance contre le joug romain.

Jérusalem, la Judée et la Galilée forment désormais la région la plus sensible de l'Empire romain. Une zone d'autant plus capitale qu'on compte à Rome dix juifs pour cent citoyens romains[1]. Le risque d'embrasement n'est donc pas une option tolérable pour César.

La guerre plane. Avec son cortège de souffrances et de pillages, elle attise les peurs et aiguise les ambitions. Les plus jeunes et les plus croyants rejoignent les divers mouvements philosophiques du pays, censés apporter des réponses aux injustices dont ils souffrent. Certains, notamment les femmes et les vieillards, cherchent refuge dans l'histoire de leur peuple et choisissent de traverser le

1. Dans la seconde partie du Ier siècle, Rome compte environ 800 000 résidents, dont la moitié est constituée de citoyens romains et de leurs familles. 40 000 juifs vivent à Rome.

Jourdain pour s'y plonger avant de le franchir à nouveau vers Jéricho, espérant ainsi retrouver les pas de Josué[1] et le souffle victorieux des douze tribus d'Israël. D'autres préfèrent retourner dans le désert pour y déceler l'empreinte de Moïse, persuadés que le passé servira de talisman face à un avenir incertain.

Joseph, à l'instar de nombreux Judéens, va lui aussi succomber à ce désir d'espérance et à la tentation du désert. Cette expérience durera trois années. Une quête spirituelle qui lui apprendra que ce monde appartient bien aux vivants et non aux morts. Dans ce chaos originel, confronté à la sauvagerie impitoyable de la nature et à l'obsédante absence divine, il va comprendre que cette terre n'est pas l'univers de Dieu mais que Dieu est l'univers. Une vision du monde qui va influer sur l'ensemble de ces décisions, durant la révolte contre Rome mais surtout lors du siège de Jérusalem.

*
* *

— C'est décidé, je veux rejoindre l'ermite Bannous !

Matthias ne répond pas immédiatement à son fils. Joseph a seize ans. Cela fait déjà trois ans que même les prêtres les plus savants du Temple lui demandent d'interpréter les textes saints, considérant son étonnante intelligence comme la preuve de la présence du souffle divin.

— N'as-tu pas trouvé satisfaction dans l'étude des trois philosophies ? s'inquiète Matthias, pesant ses mots avec précaution.

— Je les crois insuffisantes, répond Joseph avec cette vanité qui ne le quittera plus.

— Tu as pourtant été séduit par toutes les trois, plaisante son père, espérant dissuader son fils d'une stérile retraite dans le désert.

1. Josué, dont le nom se traduit par « Sauveur », successeur de Moïse à la tête des Hébreux, leur fit traverser le Jourdain pour rejoindre la Terre promise.

Après l'étude de la pensée pharisienne[1] et celle des sadducéens[2], Joseph a un temps été aussi tenté de rejoindre une communauté essénienne.

— Je crois que comme moi tu apprécies leur serment de loyauté, précise Matthias avec cette distance, dont son fils héritera, envers toutes les formes excessives de dévotion.

— La piété des esséniens est admirable, mais il faut aussi savoir garder sa foi envers les autorités, rappelle Joseph avec lucidité. Car c'est toujours par la volonté de Dieu que le pouvoir échoit à un homme.

Ces propos rassurent Matthias. Son fils n'est donc pas un de ces agitateurs qui au nom de la Loi commettent les pires crimes, jusqu'à celui de sacrifier leur propre vie.

— Pourquoi as-tu quitté les esséniens ? Comme toi pourtant, ils méprisent les richesses et privilégient la vertu sur les passions, s'étonne Matthias.

— Quand j'ai voulu adhérer à leur communauté, je me suis soumis à leurs prescriptions pendant près d'une année. Comme le veut leur tradition, j'ai porté le pagne indispensable aux bains rituels, ainsi que leur vêtement blanc.

— Leur quête de pureté t'a paru trop difficile ? Tu avais pourtant respecté le rythme rigoureux de leurs ablutions.

— J'aurais pu accepter beaucoup de sacrifices, ne serait-ce que pour comprendre l'immortalité de l'âme et le bonheur éternel réservé aux justes. Mais, aveuglés par leur désir de pureté, ils ne désirent plus les femmes et sans doute les méprisent, convaincus qu'elles sont incapables de conserver leur foi à un seul homme.

Joseph chuchote à l'oreille de son père le secret de son renoncement.

— Ils dédaignent le mariage.

---

1. Le nom « pharisien » provient de l'hébreu *perouchim* qui signifie « être séparé ». Le mouvement pharisien serait né au V^e^ siècle avant l'ère chrétienne, avec l'édification du second Temple.

2. Le terme sadducéen est issu de Sadoq, nom du premier grand prêtre de David. Cette caste d'abord sacerdotale s'est probablement organisée en pouvoir politique lors de la conquête de Jérusalem par Alexandre le Grand, au IV^e^ siècle avant l'ère chrétienne.

— L'union d'un homme et d'une femme est pourtant le reflet terrestre de l'union de Dieu avec son peuple, réplique Matthias.

— Je le sais. Certaines communautés esséniennes choisissent d'ailleurs de mettre leurs femmes à l'épreuve de l'enfantement, ne les épousant que lorsqu'elles ont fait trois fois la preuve de leur fécondité ! dit Joseph, hochant la tête en signe de réprobation.

— Amputer sa vie de sa part la plus importante ne me conviendrait pas.

— Cela ne m'a pas convaincu non plus. Même si j'admire les règles de leur communauté, je ne suis pas disposé à renoncer à fonder une famille.

— Alors pourquoi rejoindre l'ermite Bannous ? Je connais sa réputation, c'est un ascète, un homme saint qui se contente pour vêtements de ce que lui offrent les arbres, se nourrit des produits de la terre, et par souci de pureté pratique des ablutions jour et nuit. Mais il ne connaît pas la joie d'une famille, ajoute Matthias.

— Je veux simplement retourner dans le désert, répond Joseph. Il faut parfois revenir sur ses pas pour retrouver le chemin à suivre.

La démarche du jeune Joseph n'est pas originale. Depuis une cinquantaine d'années, les juifs sont de plus en plus nombreux à tenter l'expérience du désert. Décontenancés par le silence divin, ils ne savent plus vers qui se tourner pour connaître le sort que la Providence réserve à leur peuple. Déchirés entre les pharisiens, les sadducéens et les esséniens, ils découvrent aussi l'intransigeance des mouvements messianiques qui leur annoncent, après une apocalypse finale, la venue d'un *machiah*, un sauveur et un rédempteur, un homme oint qui sauvera le peuple juif et fera régner la justice.

Retourner dans le désert, c'est pour ces femmes et ces hommes revenir sur les pas de leur peuple et revivre ces temps extraordinaires où Moïse marchait encore sur la terre et Dieu s'adressait directement aux douze tribus. Revivre l'Exode, suivre les traces de leurs ancêtres pour redécouvrir la terre promise aux enfants d'Israël : l'appel du désert est une véritable expérience mystique, et Joseph est décidé à la vivre.

De ce lieu chaotique, d'apparence infertile, la vie a jailli. Puis le sens du monde y a été révélé. Les Dix Commandements ont été offerts aux douze tribus dans ce même désert. La Torah y a surgi comme une lumière éblouissante dans les ténèbres. Tout a commencé dans le désert. Tels des Babyloniens pressés de toujours revenir au début de toutes choses dans l'espoir d'en retarder perpétuellement la fin, les juifs retournent maintenant dans le désert à la recherche de leurs racines. Joseph est encore jeune. Le cœur formé aux versets des textes saints, il espère affermir son âme au contact de Bannous et se préserver des doutes qui assaillent son peuple.

Matthias est naturellement inquiet de perdre son fils au profit de ces communautés monastiques. Il a appris des écrits du fameux Philon d'Alexandrie l'existence ancienne en Égypte de juifs qui se font appeler « thérapeutes » : ils prient Dieu deux fois par jour, recherchent la vérité et célèbrent les mystères de la vie à travers l'étude permanente des textes saints. Eux aussi vêtus de blanc, ils privilégient la chasteté pour préserver leur sagesse et sacrifient leur vie familiale et parfois leur patrie pour chercher dans la solitude de l'esprit les réponses à leur quête de salut.

La tentation de l'exil dans l'exil se répand donc à travers les diverses communautés juives. Perdus, abandonnés par Dieu comme par les Romains, les juifs sont de plus en plus nombreux à placer leur espoir de bonheur dans une vie après la vie. Une sorte de renoncement à la vie présente qui inquiète Matthias.

L'ermite Bannous que Joseph veut rejoindre a tout d'un essénien ou d'un thérapeute. Mais, contrairement à leurs règles, il se refuse à vivre en communauté, tolérant à peine la présence de quelques adeptes, sans imposer de draconiennes règles de purification. Il rappelle aussi ce Jean[1], décapité sous le règne de Tibère pour la rigidité de sa piété, qui prônait la pureté du corps comme celle de l'âme. Prêtre et fils de prêtre,

1. Jean-Baptiste.

issu de la huitième des vingt-quatre classes sacerdotales, Jean promettait aux juifs – une fois détournés du péché – une nouvelle vie, les plongeant dans le Jourdain avec l'intensité d'une nouvelle circoncision.

Entre ces deux anachorètes réside une différence fondamentale : Jean, à travers ses immersions dans le Jourdain, voulait rendre possible la quête d'un salut collectif, alors que Bannous pratiquait dans le désert des ablutions régulières d'eau froide pour ne purifier que lui-même. Cette recherche d'un salut individuel, marquée sans doute par la rudesse de l'environnement et l'intransigeance des rituels, endurcit la foi de Joseph, tout en le libérant du danger des piétés excessives. En trois années de retraite, Joseph aura non seulement endurci son corps à l'épreuve de la nature, mais se sera aussi forgé une âme.

À dix-neuf ans, l'âge du dais, Joseph n'est plus tenté par une vie monastique, et quitte l'ermite Bannous, sans doute pour se marier à Jérusalem. Jeune prêtre, docteur de la Loi, insensible aux richesses et aux plaisirs des Romains, il ne renonce pas à la caste des sadducéens, mais ne partage plus aveuglément leur conviction que Dieu n'intervient pas dans le destin des hommes, et que l'âme ne persiste pas après la mort.

Joseph vit avec son époque et se trouve naturellement sensible à la pensée des pharisiens. Créateurs de l'école la plus ancienne, considérés comme les interprètes exacts des lois, ils paraissent en communion avec la population. Associant leur destin à Dieu, ils considèrent l'âme comme impérissable, celle des bons passant dans un autre corps, alors que celles des mauvais subiraient un châtiment éternel. Peut-être mesure-t-il la popularité grandissante des pharisiens, pressentant que l'école de Sadoq vit inéluctablement ses dernières années, alors que celles de Chammaï[1] et d'Hillel

1. Ce sage (né en 50 av. J.-C., mort vers 30), qui fonda l'école Bet Chammaï, souvent concurrente et opposée à celle d'Hillel l'Ancien, était partisan de limiter le plus possible les contact des juifs avec les non-juifs. Une mesure destinée à préserver le judaïsme de la disparition en raison notamment du joug imposé à la Judée par les Romains. Sa rigueur influença sans doute la doctrine de la révolte contre Rome.